

## IV

### LE CORTEGE

La place de l'Université était pleine de curieux. Les Délégués de la Civilisation Universelle ainsi que les autorités coloniales et universitaires décoraient de leur présence l'une des deux tribunes entre lesquelles le cortège devait passer. Sur les gradins de l'autre, beaucoup plus vaste et réservée au public, s'asseyaient déjà des Asiatiques, des Noirs et des Blancs.

Les drapeaux et les chars, les banderolles, les têtes et les trompes d'éléphants apparaissaient en perspective fuyante à travers l'arc de triomphe de la rue Léopold. Aux parfums et au bourdonnement de la multitude se mêlaient les odeurs et les cris des animaux.

À l'instant où Cobourg et Hanovre prenaient leur place sur l'estrade publique, un Nègre, de petite taille et les cheveux rasés, qui n'avait pour vêtement qu'une peau de cerval<sup>1</sup> autour des reins, passa devant elle. Il vint, malgré les protestations des Noirs civilisés et des Européens, s'asseoir sur les gradins supérieurs, non loin des deux hommes.

– Salut, Toumba ! dit Cobourg. Salut, mon ancien ami et collègue, ravi à la science par la religion !

Le moine ngoïste tourna vers le professeur son visage farouche, mais ne lui fit pas de réponse, en conformité de la règle du Désert.

– Toumba, fit Cobourg, est un exemple, parmi des milliers d'autres, de l'indélébilité du subconscient racique. C'était le plus séduisant et le plus savant d'entre nous. Il enseignait avec éclat le droit international et nul n'aimait plus que lui la bonne chère, le plaisir et les arts. Il y a quatre ans, la grâce du prophète Ngoïe descendit tout à coup en lui. Toumba cessa d'être le brillant Toumba pour devenir un moine bantou fruste et intraitable, vivant dans une hutte et mangeant de la farine. Il passe, à cause de sa ressemblance physique avec le prophète, pour être son souffle incarné.

Le cortège s'avanceit au son d'un orchestre invisible.

---

<sup>1</sup> Ndle : « serval » graphie actuelle.

Le char évoquant la tyrannie des anciens despotes africains parut le premier, traîné par deux éléphants. Comme ceux qui allaient suivre, il s'arrêta un instant à hauteur des tribunes. Devant une vaste hutte en chaume, surmontée de crânes desséchés et entourée de trophées de chasse et de fétiches, était assis un roi nègre, ivre et buvant encore. Ses pieds reposaient sur un homme couché. Le bourreau, qui venait de décapiter quatre de ses sujets étendus non loin de lui, essuyait son glaive rougi par leur sang. Des hommes et des femmes prosternés imploraient le sanguinaire roitelet.

Le long char de la sorcellerie et de la magie se composait de deux groupes. Un féticheur couvert d'amulettes, de charmes et de perles, était à genoux sur le sol et préparait des lawa<sup>1</sup> avec des poils de rats et des cornes de jeunes antilopes. Plus loin, trois jeunes femmes, accusées d'avoir causé la mort d'un enfant par sortilèges, étaient poussées à coups de chicote vers le lieu de leur supplice par des indigènes armés d'arcs et de flèches.

Les assistants applaudirent avec chaleur le char qui symbolisait la traite des Noirs et que tiraient des léopards.

Le carcan au cou, dix Nègres nus et trois enfants portaient sur la tête de grandes pointes d'ivoire. Deux officiers belges se penchaient sur eux et détachaient l'abominable collier. Le mambari<sup>2</sup> qui conduisait la caravane, honteux et plein de rage, était tenu au collet par deux askaris<sup>3</sup> au couvre-nuque khaki.

Des buffles montés par des autochtones coiffés de plumes de coq et armés de piques, étaient attelés au char à huit roues des guerres indigènes. Un village brûlait, tandis que ses habitants, repoussant l'attaque d'une vingtaine d'hommes cachés dans les hautes herbes, tiraient des coups de fusils et lançaient des flèches. La paresse et la polygamie étaient représentées par une scène champêtre où l'on voyait un aristocrate bantou mollement couché à l'ombre d'un figuier. Ses maigres esclaves et ses femmes, leurs enfants sur le dos, travaillaient la terre à la houe et arrachaient des troncs d'arbres. La sueur coulait sur les visages et sur les bustes.

Les derniers chars de l'Afrique barbare, ceux de la famine, de la maladie du sommeil et du cannibalisme, produisirent une grande sensation. L'imprévoyance des antiques Mélaniciens était dépeinte par la vue d'un village presque dépeuplé.

---

<sup>1</sup> Médecine, remède.

<sup>2</sup> Métis portugais.

<sup>3</sup> Soldat noir.

La récolte a manqué. Devant trois cases à demi effondrées, des Noirs émaciés sont étendus ainsi que des enfants morts. Une mère contemple son bébé mourant. Trois indigènes, se tenant à peine debout, se battent pour une racine de manioc, non loin de squelettes de tripanosés adossés à des palmiers ou gisant sur le sol.

Le troisième char montrait un marché d'esclaves. Des Bantous, hommes et femmes, garrottés et résignés, se tenaient assis, les genoux à hauteur du menton. Autour d'un feu où bouillait de la chair humaine, des anthropophages prenaient leurs repas et un cannibale faisait tâter aux acheteurs la graisse des cuisses et des bras des victimes.

– Horrible, crie-t-on de toute part.

L'avocat noir Cicéron Sélémani se dresse sur son banc et clame d'une voix ardente :

– Voilà les mœurs que, dans leur criminelle folie, les pires ennemis de notre race, les ngoïstes nationalistes, veulent rétablir dans notre chère Afrique centrale ! Citoyens, je les dénonce à l'animadversion publique !

– Silence, hâbleur imbécile, profère de toute sa force un nationaliste, ce que nous venons de voir n'est que mensonge, exagération ou parodie.

Mais, au son d'une majestueuse marche nuptiale, précédé d'un écriteau où se lisait en grands caractères, coulés dans tous les métaux du Centre africain : « Population de l'Afrique centrale : soixante-dix millions de sauvages en 1900 ; en 2022 : cent quatre-vingts millions de citoyens noirs, européens et asiatiques », commença le défilé des chars de l'Afrique civilisée.

Venait en premier lieu, tiré par vingt antilopes cheval, un intérieur de bibliothèque abandonnée. Sur des rayons vermoulus et affaissés, des étiquettes indiquaient l'objet des ouvrages : Organisation de la Souveraineté noire, Collectivisme bantou, la Famille bantoue, Coutumes funéraires, etc. Des indigènes civilisés, en souliers vernis, le chapeau de feutre sur l'oreille, feuilletaient les vieux livres, se moquaient ou faisaient des gestes solennels de réprobation.

Transporté d'une sainte colère, Toumba se leva :

– Ô simplicité sacrée, ô mœurs pures de nos ancêtres ! dit-il. On a osé, fontaines de paix et de félicité, vous représenter devant cette foule ignorante comme souillées par le crime ! Sans doute d'autres images vont passer sous nos yeux où la corruption d'aujourd'hui aura le masque de la vertu, où Sodome

ressemblera à la cité de Lésa<sup>1</sup> ! Civilisation, tu n'es que mensonge et fourberie ! Combien je te méprise dans mon âme maintenant épurée par le feu du Prophète ! Désormais, tremblez, étrangers, et vous, les traîtres à votre race ! Les prophéties vont s'accomplir ! Les anachorètes ont conjuré par les macérations et les prières les maléfiques qui retardaient le jour de la Seconde Naissance ! Les Blancs vont faire en Europe les grands sacrifices humains annoncés par Ngoïe et les Noirs ont, par millions, échangé le sang. Peuples d'Afrique...

Les invectives et les injures pleuvaient sur Toumba.

– Tais-toi, moine répugnant et grotesque, criaient les Noirs européanisés. Tu empoisonnes l'air que nous respirons.

L'AVOCAT NOIR. – Jusqu'à quand fatigueras-tu nos oreilles de ta sottise éloquence !

UN VIEUX COLON ANGLAIS. – Rebut de la nature ! Insulteur de la civilisation ! Vermine monacale de la plus vile des races !

UN COLON BELGE. – Quel gouvernement ! Permettre aux illuminés du désert de s'asseoir parmi nous ! Je vous dis que nos dirigeants ont perdu le bon sens.

– Craignez Toumba, criaient les nationalistes. Il peut vous frapper tous d'épilepsie !

Le char de la réconciliation des Noirs, attelé d'élans, portait quinze indigènes de race et de type différents. Dans l'oubli des vieilles hostilités, ils s'appuyaient le bras sur l'épaule l'un de l'autre ou se donnaient le baiser de la paix.

La scène suivante figurait un bureau de vote. Un orateur noir parlait de justice, d'égalité et de progrès. Une dizaine de civilisés déposaient leur suffrage dans une urne sur laquelle étaient écrits les mots : « Élections provinciales. Volonté populaire. »

Le commerce, l'agriculture et l'industrie avaient l'honneur de trois grands chars. Dans une spacieuse et propre boutique de droguiste garnie de rayons et de tiroirs, un patron noir au visage sévère tenait la caisse et surveillait ses aides empressés autour des clients. Une troupe de moissonneurs, la faux à la main, faisait la récolte d'un champ de blé. Dans la basse galerie d'une mine de charbon, des ouvriers indigènes détachaient le combustible à coups de pioche.

L'enseignement, les missionnaires et les philosophes n'étaient pas oubliés. Trois groupes rappelaient leurs bienfaits. Des professeurs d'enseignement secondaire initiaient des jouvenceaux indigènes aux mathématiques et à

---

<sup>1</sup> Dieu.

l'histoire. Des missionnaires protestants et des Pères de la Foi, en soutane blanche, instruisaient des enfants des deux races. Des adultes, hommes et femmes, écoutaient les leçons des philosophes et des savants.

On vit ensuite trente-six dromadaires, rangés par files de trois et accablés sous le poids de ballots d'imprimés attachés à leur corps par des lanières dorées. C'était l'œuvre législative et administrative accomplie par l'Europe depuis l'an 2000 seulement dans les protectorats de Nigérie, du Dahomey, du Soudan, de l'Afrique centrale belge, de l'Afrique occidentale et équatoriale française, de l'Est africain, du Mozambique, du Nyassaland, de la Rhodésie et de l'Angola ; chartes, constitutions, lois, arrêtés-lois, proclamations, décrets, ordres en conseil, arrêtés royaux et ministériels, ordonnances, décisions des gouverneurs et vice-gouverneurs. Il eût fallu la charge de quatre-vingt-huit de ces animaux si l'on était remonté à la date de 1900. Les six derniers dromadaires portaient les comptes rendus des congrès coloniaux et des séances des commissions instituées pour protéger et civiliser les Noirs. Mais telle était l'audace des autochtones et des Asiatiques qu'ils accueillirent par des rires ces témoignages de la sollicitude européenne.

Aux accents de la Marche de l'Égalité, dans la fumée des parfums et des cierges, au milieu d'une pluie de pétales de roses et d'œillets, s'avancait enfin le dernier char, précédé d'une phalange de cent ballerines qui dansaient en un rythme lent. Quatre lions et quatre léopards, accompagnés de dompteurs, ainsi que quatre éléphants traînaient une statue de douze mètres de haut, la Pallas Égalitaire, aux yeux en améthystes, au casque ruisselant de topazes et d'émeraudes. Dans sa main droite, elle tenait une balance. Vingt-cinq indigènes, rangés autour d'elle, la contemplaient et agitaient des palmes ; d'autres soufflaient sur l'autel où brûlaient des essences de nard et de benjoin. Un cordon de figurants noirs et hindous l'honoraient d'encens et de fleurs, en criant : Gloire ! Gloire ! Dans la lumière rosée filtrée par le velum, elle resplendissait de vie et de jeunesse.

Lorsqu'ils voient s'approcher l'image de leur noble patrie, l'émotion étreint les Occidentaux. Ils songent à cette mère incomparable qui les engendra et qui prodigua son sang, sa pensée et son cœur pour policer les races de la terre. Ô Mère, Mère !, crient-ils. Ô Patrie ! Libératrice ! Pacificatrice ! Ô Maîtresse d'art, d'industrie et de science ! Institutrice de l'Univers ! Ô Mère ! Ô Civilisatrice !

Dans de rapides et bruyants colloques, les Hindous et les Jaunes rendent hommage à l'immortelle Europe. « Nous lui devons la tolérance, l'industrie, le

savoir », disent-ils. Les Noirs européenisés conviennent de sa grandeur, mais profèrent : « Plus de fêrue, qu'elle s'en aille ! » Une sorte de ravissement mystique s'empare des ngoïstes, car ils reconnaissent dans la figure symbolique le signe de la colère et de la clémence de Lésa : « Il l'a envoyée, font-ils, il l'a rappellera quand son cœur le voudra ! »

Les apostrophes, les louanges passionnées, les vociférations se déchainent en un tel tumulte, quand le char s'arrête, que les fauves s'effraient. Les dompteurs, de leurs piques ensanglantées, les contiennent avec peine. Les éléphants lèvent leur trompe. L'un d'eux imprime au char un si vif mouvement de recul que la statue, tombant en avant, s'effondre en mille pièces, tandis qu'un nuage de poussière blanche s'abat sur les tribunes.

– Ô signe de la volonté de Lésa, s'écrie Toumba. Ô avertissement du Rédempteur ! Tremblez tous ! Bientôt, semblable à son image anéantie, la domination européenne tombera en poussière sur l'Afrique ressuscitée !

Lorsque l'émotion de la foule se fut apaisée, des chuchotements, des insinuations, puis des accusations précises contre Toumba se répandirent dans les rangs des spectateurs. Bientôt, des milliers de doigts désignèrent l'anachorète. Toumba a ensorcelé la statue, disait-on.

UN NOIR EUROPÉANISÉ. – Il n'y a pas de magicien plus redoutable que Toumba.

UN AUTRE. – Il a appris toutes sortes de sortilèges à l'université.

UN HINDOU. – Je l'ai vu ! Il a fait le signe ngoïste de l'éclair quand la statue s'est arrêtée !

UN NOIR NATIONALISTE. – Les paroles qu'il a prononcées devant le char des vieilles coutumes avaient un double sens, l'un naturel et l'autre cabalistique.

Des spectateurs, saisis d'épouvante, quittent l'estrade en renversant leurs voisins. Cicéron Sélémani supplie : « Toumba, épargne-moi ! Ne me fais pas bégayer dans mes plaidoiries, ni perdre mes procès ! » Ayant caché leurs enfants derrière elles, des dames indigènes joignent les mains : « Par le ventre qui t'a mis au monde, je te conjure de ne point jeter de sort sur nos enfants, ni sur notre commerce ! Nous n'avons que lui pour vivre ! » Des objurgations désespérées s'élèvent du groupe des courtisanes : « Souffle incarné, disent-elles, ne fais pas tomber nos seins ! Ne nous rends pas laides ! Nous rachetons nos souillures ! Ne nous refuse pas la troisième vie en Ngoïe et en Jésus ! »

Toumba s'était agenouillé et priait.